LA DIAGONALE DU SILENCE

Envoyée en mission dans cette contrée inconnue, quelle ne fut pas sa surprise de découvrir que certaines décisions tiennent en une enveloppe. Un recommandé. Une date. Un délai.

Après plus de vingt ans dans un quartier d'un grand centre urbain où chaque immeuble portait l'empreinte de nos routines quotidiennes, ma mère devait partir. C'était quitter toute une vie : les visages, les rues familières, les passages que nous connaissions par cœur, et ces trajets que nous avions construits patiemment pour ne plus être exposées aux regards indiscrets ou aux dangers invisibles.

L'enveloppe officielle, remise en main propre par un Huissier de Justice un matin pluvieux, portait le sceau impersonnel de l'administration ; un délai de six mois pour vider les lieux. Le choc fut sourd, comme un battement de cœur étouffé.

Dès lors, il a fallu chercher. Demander. Attendre. Les plateformes en ligne, avec leurs interfaces lisses et leurs promesses numériques, proposaient surtout du silence : pages de chargement infinies. Une seule offre est arrivée, après des nuits blanches devant l'écran luminescent — une petite commune rurale, perdue au milieu de champs monotones et de routes sinueuses. Pas un choix délibéré. Une direction imposée. Un déracinement brutal, arrachant nos racines urbaines pour les planter dans un sol aride. Changer de monde, ce n'est pas seulement changer de logement ; c'est accepter une nouvelle mission : s'installer au milieu de l'inconnu, se soumettre à des trajets épuisants sous un ciel plombé, obéir à des convocations traitées comme des ordres de mission impératifs venant de cette « administration-état-major », distante et sourde. Comme si la bourgade venait juste d'ouvrir ses portes rouillées et qu'il fallait tout réapprendre : les horaires de transports capricieux, les regards curieux des voisins, les chemins de terre boueux après la pluie.

Ici, cette nouvelle mission a pris la forme d'un corps en alerte permanente, un vigilant épuisé mais inflexible.

Mon ordre de mission initial : m'installer. Ma mission réelle : tenir debout au-delà de cinq cents mètres... cette limite invisible gravée dans ma chair. Cinq cents mètres.

Sur une carte froissée, c’est insignifiant, une ligne fine entre deux points. Dans mon corps, c’est une frontière infranchissable. À partir de là, quelque chose se déclenche, implacable. D’abord la chaleur monte, sournoise, comme un feu couvant sous la peau ; bientôt escortée par les picotements familiers, jusqu'à l'apogée de la brûlure. L’urticaire cholinergique ne prévient pas. Il s’impose rouge et enflé, transformant mes bras, mes jambes, mon torse, mon visage en un paysage tourmenté. Je n’avance plus librement. Je surveille chaque pas, chronomètre en tête, le souffle court sous un soleil qui perce les nuages.

Dix minutes de marche suffisent à déclencher la crise. S’impose alors l’arrêt obligatoire. Je m’assois où je peux : un banc solitaire aux planches rugueuses, un muret moussu couvert de lichen, ou à défaut, à même le sol froid et humide qui imprègne mes vêtements. Le monde continue son cours indifférent — voitures qui filent, oiseaux qui piaillent — pendant que moi, j’attends, immobile, le cœur cognant. Je respire lentement, profondément, pour apaiser les démangeaisons infernales. Je retiens le geste de gratter, car gratter, c’est perdre : les plaques gonflent, visibles, trahissant ma vulnérabilité. Ma peau rend public ce que l’administration refuse de voir ; ces diagnostics médicaux relégués au rang de détail administratif.

J’ai même droit aux diagnostics improvisés des passants, ces experts de trottoir bien intentionnés mais agaçants :

— Vous êtes tombée dans les orties ? lance une personne âgée avec son cabas.

— On dirait la scarlatine, ma pauvre ! s’exclame une mère avec ses enfants en bas âge.

— C’est la rougeole ou la varicelle ? Faut consulter un docteur !

Certains s’étonnent avec un sourire en coin :

— On dirait une allergie foudroyante aux fraises !

Quand d’autres, plus sportifs, me demandent si je viens de courir un marathon, alors que je n’ai franchi que le huit-centième mètre, les jambes tremblantes.

Quarante-cinq minutes de repos sont nécessaires pour récupérer ce que dix minutes ont consommé ; pour que la peau se calme, que les plaques pâlissent.

Je ne réponds rien. À quoi bon ? On n'explique pas une tempête intérieure à ceux qui ne voient que la pluie sur mon visage. Je garde mon souffle pour la suite de la route. Ainsi, je repars. Un peu moins loin. Un peu plus consciente de cette géographie corporelle impitoyable. Ce thriller physique n'est pourtant que la moitié du combat ; car au feu de la peau s'ajoute le radar de l'esprit, encore plus vigilant.

Depuis le 17 novembre 2020, quelque chose est écrit en moi, gravé comme une cicatrice invisible. Nous étions en plein confinement : un kilomètre autorisé, une heure de liberté chèrement gagnée. Nous jouions tranquillement à la pétanque sur ce terrain de graviers qui semblait alors un havre sans danger, sous un ciel automnal doux pour la saison. L'air sentait la terre humide et le fer rouillé des boules. En face de nous, trois jeunes arrivent avec un malinois massif, muscles saillants sous une robe fauve charbonnée luisante. Dès qu'ils apparaissent, on se regarde, ma mère et moi. On se comprend sans parler, un langage muet forgé par les années :

— Dernier lancer et on part.

Le cœur déjà serré. Les trois maîtres s'installent sur le banc juste en face, nonchalants. Ils retirent la muselière et la laisse du chien d'un geste désinvolte, puis lancent un jouet mordant qui rebondit avec un bruit sec. Tout va très vite, trop vite. Maman est en train de lancer sa dernière boule, concentration absolue ; je suis à ses côtés, ramassant les boules égarées. On n'a rien vu venir, aucune course annoncée, aucun signe avant-coureur. Pas un aboiement, pas un grognement. L'attaque est chirurgicale, sans bruit, comme sortie d'un cauchemar silencieux. Maman sent d'abord un simple picotement à la cuisse ; elle baisse la tête et découvre l'horreur : la gueule du malinois encercle déjà sa chair, mâchoires puissantes refermées.

Moi, je crie de toutes mes forces, la voix rauque déchirant l'air immobile, mais maman ne tremble pas. Elle ne subit pas le danger ; elle lui fait face en se raidissant de tout son être pour verrouiller la douleur, statue de volonté au milieu du gravier. Elle reste figée, une colonne inébranlable. Elle sait intuitivement que si elle tombe, si elle se retrouve à terre vulnérable, tout est fini. Sa main droite tente de repousser la

gueule massive, gluante de salive ; mais le malinois, dans une lenteur atroce et méthodique, effectue une rotation dans le sens des aiguilles d'une montre, tordant la peau. On regarde les maîtres : aucune réaction, juste des regards fuyants. Soudain, sans crier gare, le chien lâche prise, comme repu. Il retourne vers eux d'un pas léger, queue battante, comme si de rien n'était. Des mots tombent alors, glacés et absurdes, avant qu'ils ne s'enfuient dans l'indifférence de l'aire de jeux déserte :

— Il est vacciné.

Vacciné contre quoi ? La cruauté ? La responsabilité ?

Depuis, le monde n'est plus neutre, plus innocent. Mon regard a changé ; il ne voit plus seulement, il anticipe, il scanne, il repère chaque ombre potentielle. Un aboiement lointain devient une alerte rouge, stridente dans ma tête. Une laisse flottante, une menace latente. Un angle de rue sombre, un risque calculé. Je ne marche plus droit ; je trace des diagonales sinueuses pour éviter de revivre cet instant où l'ombre a surgi sans un bruit, silencieuse et fatale. Le GPS dit froidement : « Continuez tout droit », mais tout droit n'existe plus pour moi. Les autres avancent confiants ; moi, je ne négocie pas avec le hasard. Je planifie chaque détour comme une protection vitale. C'est un thriller discret, intérieur. Sans témoins. Mais permanent, lancinant. Ce thriller, l'administration ne le voit pas, ne veut pas le voir. Elle impose des lignes droites là où je trace des diagonales de survie.

Les messages arrivent toujours de la même manière : un mail ou un courrier sec. « Se présenter à telle date, se déplacer sans délai, se rendre disponible immédiatement ». Ce sont des ordres de mission déconnectés de la réalité du terrain, rédigés dans un bureau climatisé loin de mes luttes quotidiennes. Mais derrière ces lignes impersonnelles, il y a une équation impossible : oui ou non ; présente ou absente. Il n'existe pas de case pour « autrement », pour la complexité humaine. Alors j'ai compris : je n'étais pas inadaptée à leur système ; j'étais hors modèle, une variable imprévue dans leur grille rigide. Le monde de l'administration suppose une ligne droite, continue, sans rupture ni pause. Or moi, j'avance par fragments hachés, par pauses forcées, par détours stratégiques. Dans mon grand centre urbain d'avant, la question du trajet ne se posait même pas : l'arrêt de bus

m’attendait au pied de l’immeuble — un saut de puce. En quelques pas, j’étais connectée au monde, sans que mon corps ait le temps de sonner l’alarme urticante.

Mais dans cette petite contrée rurale, aux horizons plats et monotones, l’administration a dessiné une épopée géante là où elle voit un simple déplacement anodin. L’injonction type :

« Présentez-vous pour obtenir un nouvel ordre de mission dans la commune limitrophe. C’est tout près ». Pour eux, c'est une formalité ; pour moi, c'est un marathon.

La réalité de l’expédition est une double peine impitoyable : d’abord négocier vingt-cinq minutes de marche vers la gare — déjà trois fois ma limite physique, sous un vent qui fouette le visage et ravive les plaques. À ce stade, l’urticaire cholinergique a transformé mon visage et mon corps en un brasier de papules rouges, brûlantes, visibles comme un drapeau de détresse.

Mais le trajet est une épreuve cumulée : chaque mètre est aussi une négociation avec ma cynophobie aiguisée. Dans ces rues inconnues, bordées de clôtures grillagées, mon regard traque chaque portail entrouvert, redoutant l’aboiement qui briserait ma fragile concentration. Le GPS ignore que pour moi, une rue habitée par un chien est une impasse absolue ; un détour obligatoire.

Puis vient le train, espace clos et confiné où le radar ne peut plus s’échapper ni zigzaguer. Entre deux wagons bondés, l’angoisse d’un passager accompagné de son compagnon à quatre pattes transforme le compartiment en piège irrespirable. Il n’y a plus de diagonale possible ici, juste l’attente immobile, le souffle court, espérant que la bête reste invisible et silencieuse jusqu’au quai ; priant pour que personne ne libère un molosse imprévu. Puis, une fois arrivée dans cette autre contrée inconnue, aux bâtiments épars et aux trottoirs fissurés, il faut traquer un bus, en retard, attendre sous la pluie fine qui perle sur ma peau irritée, et finir par un dernier morceau à pied où le radar canin et la brûlure de la peau s’unissent pour transformer ce rendez-vous banal en champ de mines personnel. C’est un conflit de missions : ils me parlent de ponctualité, de droits et devoirs, quand je leur parle de survie quotidienne et de dignité bafouée. Comment se présenter avec le visage

marqué par l’allergie, les yeux rougis, le souffle court d’une personne qui vient de traverser un enfer invisible, inavouable ?

Je leur oppose alors la loi, ce bouclier fragile mais légitime qui permet une mission locale ici même, pour éviter de transformer un simple rendez-vous en agression physiologique et psychologique. Je n’exige pas l’impossible ; je réclame le droit de rester dans ma diagonale, là où mon corps est en paix relative.

— Envoyez-moi vos missions par mail ! Envoyez-moi des missions d’appel à textes !,supplie-je.

Je scande cette phrase comme un refrain protecteur, un mantra contre l’absurde bureaucratique. Une fois ce bouclier dressé, je peux enfin entamer mon repli stratégique vers la seule mission qui compte vraiment.

Je rentre enfin, les jambes lourdes, l’esprit épuisé. Je ferme la porte d’entrée — ce battant de bois qui grince comme un soupir de soulagement. Et avec elle, le bruit des ordres de mission absurdes s’estompe. Le silence s’installe. Pas un vide oppressant, mais une présence bienveillante, épaisse comme un cocon.

À 22 heures précises, la petite zone rurale disparaît dans une nuit noire absolue, sans transition brutale ni réverbères clignotants. Ici, je ne vois pas les rues se vider progressivement ; je sens seulement le silence tomber, dense, total, enveloppant les maisons endormies. Le noir m’entoure, lourd et protecteur, effaçant les menaces diurnes.

Mais dans ce vide apparent, une vie s’éveille, farouche et créative. C’est mon repli stratégique, mon sanctuaire inviolable. Là, dans l’obscurité trouée seulement par la lueur tamisée de ma lampe de bureau, il n’y a plus de chiens aux aguets derrière les haies, plus de trottoirs à négocier mètre par mètre, plus de peau en feu qui trahit à chaque pas. Il n’y a que mes mots, mes lignes sinueuses, mes chansons murmurées qui prennent forme sur le papier. Sur ma table encombrée de carnets aux pages jaunies et de stylos mâchonnés, mes outils d’artiste m’attendent fidèlement. Ma chatte, qui est entrée dans ma vie en décembre 2020 à seulement quelques mois — arrivant juste après que le monde avait basculé dans le chaos du confinement et de l’attaque, comme un cadeau du destin —, vient se poser à mes

côtés avec grâce féline. Sentinelle silencieuse de ma signature unique, elle ronronne doucement, indifférente aux lignes droites imposées par les autres, aux arrêts forcés, aux retours en arrière compulsifs.

Tandis que j'écris, elle surveille le mouvement de ma plume, ses yeux verts luisants dans la pénombre, ancrant ma réalité dans une tendresse animale que les formulaires administratifs ignorent superbement. C'est ici, dans cette parenthèse hors du temps, que je redeviens une artiste combative et optimiste, libérée des chaînes physiques et mentales. C'est ici que j'accomplis ma véritable mission de création : tisser des récits qui défient le silence imposé, qui tracent des diagonales rebelles contre l'ordre rigide. Le combat s'arrête seulement quand l'aube pointe timidement, vers 6 heures du matin, quand la ville semble hésiter à se réveiller dans un murmure de coqs lointains. Je quitte enfin ma table de travail, les doigts engourdis mais l'âme apaisée. Elle me suit, foulée légère, et se couche à mes côtés dans mon lit étroit, ancrant ma réalité dans une tendresse protectrice.

Dans ce sommeil enfin trouvé, profond et réparateur, il n'y a plus d'urticaire lancinant, plus de radar canin en alerte, plus de mission subie et aliénante. Il n'y a que nous deux, protégées par cette diagonale de silence que j'ai finie par conquérir, pierre par pierre, mètre par mètre.

Une diagonale. Silencieuse. Tenace. Irréductible. La mienne.